

**Rien que des  
Souvenirs...**



**...par**

**DON**







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

*A BERTHE BOVY*

Il ne faut pas dire toute la  
vérité, mais il ne faut dire  
que la vérité.

**JULES RENARD.**



## I

*Les beaux cochers et les belles cocottes. — Bucarest au temps de la douceur de vivre. — La famille Don. — Mes premiers pas dans la carrière.*

Ninette n'était peut-être pas la plus belle, mais c'est elle que j'aimais le mieux.

De ses voyages à Paris, elle rapportait des robes et des toilettes nouvelles et s'habillait à la façon de la fameuse M<sup>me</sup> Forzanne, souvent en tailleur classique, un parapluie roulé sous le bras.

Ses yeux brillaient d'une fièvre perpétuelle provoquée par le mauvais état de ses poumons. Oui, parmi toutes les demi-mondaines de ce Bucarest d'avant 1914, c'est vers elle qu'allaient mes pensées de jeune homme assoiffé d'amour.

Sur la chaussée Kisseleff, passaient en coup de vent les belles victorias, conduites par des cochers gros, gras et imberbes, habillés de longues houppelandes de velours noir, ceinturées d'une écharpe en soie rose, bleue, verte ou mauve, dont les pans flottaient au vent.

De beaux chevaux noirs, queues longues, crinières au vent, frappaient le macadam de leurs sabots rapides.

Il y avait très peu de ces voitures de location de grand luxe.



Les cochers, à qui chevaux et voiture appartenaient, étaient tous d'une race slave établie depuis longtemps en Roumanie.

Ils étaient cochers de père en fils. Leur secte religieuse avait une coutume bizarre.

Ils étaient tous châtrés.

Bien entendu, cette opération n'avait lieu qu'après la naissance de leur premier fils. Ils prenaient alors du poids en même temps qu'ils perdaient tous les poils de barbe et de moustache et que leur voix devenait aiguë.

On les appelait les Muscals et, chaque soir, à la belle saison, leurs voitures promenaient les élégantes et les gens fortunés.

Nous, les collégiens, nous connaissions les noms et prénoms de toutes ces demi-mondaines et enviions ceux à qui la rumeur publique attribuait ces belles conquêtes.

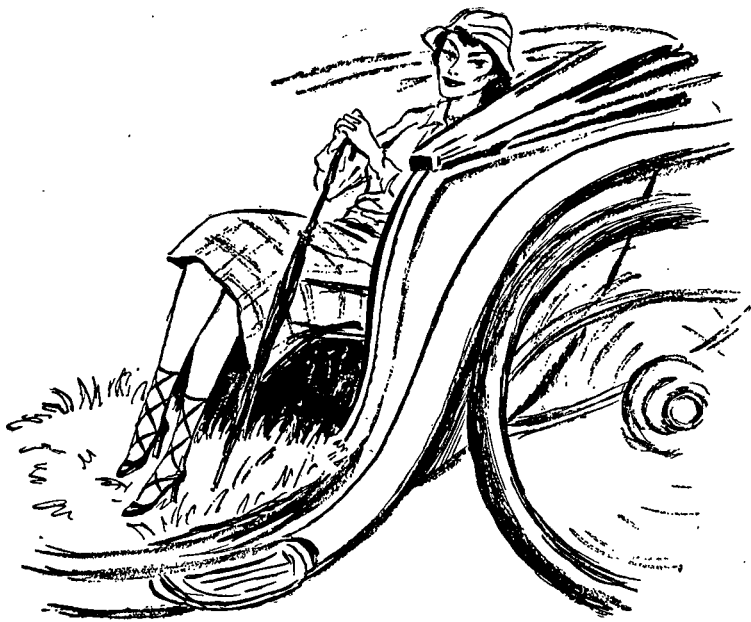
Ninette, dans sa victoria, avait grande allure et j'en étais amoureux fou.

Mais quelle chance pouvait avoir un jeune collégien de seize ans? De surcroît, je croyais que l'amour, s'il était le plus grand plaisir pour un garçon, n'était qu'une corvée pour une femme. Cette conviction venait de ce que l'on ne m'avait jamais rien accordé qu'au prix de mille prières et supplications.

Une jeune femme de chambre s'était même plainte de mon audace à ma mère et je vous laisse deviner la scène que j'eus à subir.

Décidément, les femmes n'aimaient pas l'amour.

Si les victorias passaient au trot allongé et rapide en montant la chaussée, elles revenaient au pas en descendant et les messieurs saluaient, de voiture en voiture, les belles dames, d'un grand coup de chapeau.



Il fallait absolument que je puisse, moi aussi, faire un jour la promenade dans une de ces voitures, et la chose n'était pas aisée car cela coûtait très cher pour mes pauvres ressources de collégien.

Mais l'amour ne connaît pas de bornes et j'avais trouvé la complicité d'un frère de lait de mon frère aîné, qui était justement Muscal.

A sa naissance, sa mère était devenue la nourrice de mon frère, comme cela se pratiquait couramment à cette époque. Nikita voulut bien, un soir, me promener gratuitement sur la chaussée.

A force de donner des coups de casquette (car je portais l'uniforme du lycée), j'avais fini par attirer l'attention de Ninette D. qui, bien entendu, pouffait de rire chaque fois que je la saluais.

Mais à cet âge, on ne comprend pas toujours toutes les nuances d'un sourire et j'avais pris son rire pour un encouragement.

Décidé à brusquer les choses, je m'introduisis un jour chez elle, par la fenêtre. Je dois dire qu'elle habitait un rez-de-chaussée, et la surprise de Ninette, qui faisait la sieste dans un déshabillé très intime, fut si grande qu'elle me tendit la main et m'attira vers elle.

Ce jour-là, commença mon éducation amoureuse et, avec celle-ci, disparut mon complexe.

Le nom d'une courtisane devrait être sacré, comme dans les chansons de Bilitis, pour tout le bien qu'elle apporte dans le début de la vie d'un jeune homme.

Un jour, ma mère trouva un mouchoir de femme couvert de rouge à lèvres, que je gardais précieusement, et, au nom des principes bourgeois bien établis, elle fit tout pour me tirer des griffes de cette « créature ». Griffes dans lesquelles je ne sentais que douceur et volupté.

\*

Permettez-moi de vous présenter ma famille.

Je vous dirai d'abord que mon nom de famille est bien Don. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père se sont toujours appelés Don. Je le dis car, très souvent, l'on me demande si je n'ai pas amputé mon nom pour les besoins du métier, et si je ne laisse pas de côté quelque « escu » qui compléterait la consonance roumaine.

J'avoue que c'est une chance d'avoir un nom qui, en changeant de pays, ne devienne pas « exotique » et se prête en même temps à une signature d'artiste.

Si, avec mon nom, je n'ai eu aucune difficulté, par contre, avec mon prénom, il n'en alla pas de même.

Ne croyez pas que ce prénom soit bizarre ou grotesque, non. Je m'appelle tout simplement Jean, et c'est justement là où la difficulté a commencé. Jean, en roumain, se dit : Ion. Mais, avec cette sacrée manie que les familles roumaines de cette époque avaient de chercher des diminutifs, de Ion on a fait Ionel, et de Ionel : Nelou. Tout compte fait, j'ai encore eu de la chance, car mes frères se sont vu attribuer des Niny, des Coca, etc. Mais avouez qu'à un âge d'homme, et à Paris, il m'était difficile de répondre au prénom de Nelou.

En arrivant en France, lorsque j'ai dû donner pour la première fois mes nom et prénom à la caserne de Latour-Maubourg, où j'ai signé mon engagement volontaire pendant l'autre guerre, j'ai donné le prénom de Jean.

« Ah, ah! s'est écrié le sergent, c'est donc toi Don Juan!... »

Pour éviter ce genre de plaisanteries, j'ai pensé à dire Ion, mais cela sonnait mal : Ion Don. Nelou, c'était vraiment trop ridicule. Alors, j'ai tout supprimé : plus de Jean, de Ion ou de Nelou. J'ai gardé Don tout simplement. Mais j'avais compté sans mes amis qui, eux, ont finalement décidé que je m'appellerais Dondinet. Décidément, je ne pourrai jamais échapper aux diminutifs.

En définitive, pour de très vieux amis, je suis Ion, pour d'autres, Jean, pour ceux de ma famille, Nelou et pour beaucoup d'autres, Dondinet.

Mon enfance s'est passée à Bucarest dans une atmosphère familiale d'une parfaite francophilie. Mon père avait fait toutes ses études à Paris : le lycée Louis-le-Grand d'abord et l'École Centrale ensuite. Élevés par une gouvernante allemande, nous ne parlions qu'allemand jusqu'à l'âge de cinq ou six ans quand, brusquement, nous avons marqué une préférence pour le français, langue dans laquelle mes parents s'exprimaient entre eux. Je dis nous parce que nous étions cinq fils.

Dans l'esprit de mes parents, Paris était le complément parfait de toute éducation et études. Pourtant, à cause de mon frère aîné, j'ai failli ne jamais venir en France, ni devenir Français. Mon frère aîné, comme enfant, montrait des dons très grands pour la peinture et le dessin. Vers 1912, mes parents partirent pour Paris emmenant avec eux mon frère, qu'ils installèrent dans ses meubles.

Je ne vous raconterai pas la joie et la fierté de mes parents lorsque mon frère fut reçu brillamment à l'école des Beaux-Arts, dans la classe de Luc Olivier-Merson. Je ne vous raconterai pas davantage le choc qu'ils reçurent quand mon frère décida d'abandonner la peinture pour l'architecture. Peut-être

fut-il déçu par son professeur qui avait dessiné à cette époque le billet de cent francs français, cela est possible car, depuis, mon frère s'est entêté à garder un profond mépris pour tout billet de banque. Mais, après tout, l'architecture était aussi un Art avec un grand A et cela passait. Seulement, peu de temps après, une bombe éclatait dans une de ses lettres : ce n'était plus l'architecture que mon frère voulait étudier, mais la musique, Art derrière lequel il fallait, naturellement, chercher la femme. Mes chers parents n'ont jamais admis qu'ils pouvaient se tromper si complètement sur les dons artistiques de mon frère et ont tout mis sur le dos de la vie parisienne, si néfaste aux jeunes gens.

Le peu d'aptitudes que je montrais dans mes études et l'acharnement que je mettais à couvrir mes livres et cahiers d'école de toutes sortes de dessins et caricatures, finirent par décider mes parents à me laisser étudier la sculpture pour laquelle je montrais une grande prédilection. Il fut donc décidé que je partirais, mais certes pas pour Paris. Ah, grand Dieu non ! Une de mes tantes suggéra Florence, ville où elle avait été heureuse dans sa jeunesse.

## II

*Un petit jeune homme pauvre à Florence. — L'anglais tel que je n'ai pu le parler. — Les délices naïves de la maison entrouverte. — Comment j'ai connu le pauvre Enrico Toselli : Reviens, veux-tu...*

C'est ainsi que Florence devait me voir un jour débarquer.

Cela se passait avant que la Roumanie n'entre en guerre aux côtés des Alliés.

Aujourd'hui, peu de personnes, ici, se souviennent que ce malheureux pays fut un des plus fidèles amis de la France. Sa culture était purement française et ceci, malgré la Maison allemande régnante.

On ne se souvient que de son attitude pendant la dernière guerre, sans se poser la question de savoir si ce pays, pris à la gorge et abandonné de tous, pouvait faire autrement que d'obéir aux ordres des Allemands. Mais cela est une autre question.

Bref, j'ai quitté la Roumanie pendant qu'elle était encore en dehors du conflit. J'ai dû traverser la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne qui étaient en guerre contre la France, l'Angleterre et l'Italie.

Heureusement, la Suisse, pays neutre, servait de porte d'entrée et de sortie. C'est donc par la Suisse que j'ai pénétré en Italie. J'étais très jeune et je voyageais pour la première fois tout seul.

Riche de quelques centaines de *lei*, qui valaient,

à cette époque, la même somme en francs français et même en francs suisses, j'eus vite fait de dépenser en route tout l'argent du voyage, d'autant plus qu'il était calculé au plus juste. Une lettre de crédit, expédiée en même temps que moi, devait m'attendre à la Banque d'Italie à Florence.

Hélas, il n'y avait rien pour moi à la Banque d'Italie. Un employé très courtois m'expliqua en français, qu'en raison de la guerre, les lettres de crédit entre la Roumanie et l'Italie mettaient plus d'un mois, sinon deux, pour parvenir. Je dus faire une drôle de tête!

Plus d'argent, aucune chance d'en recevoir avant un mois ou deux, personne à qui m'adresser, sauf l'employé de la Banque d'Italie. Les deux ou trois francs qui restaient au fond de ma poche ne pouvaient me tirer d'embarras. A tout hasard, je laisse l'adresse de l'hôtel où j'étais descendu et, très préoccupé — avouez qu'il y avait de quoi! — je rentre à l'hôtel et m'effondre dans l'un des fauteuils du hall, n'osant même pas déjeuner, afin de ne pas compromettre davantage ma situation. Il est vrai que je n'avais pas faim...

Je devais réfléchir depuis au moins deux heures sans trouver la moindre solution, quand, brusquement, et pour la première fois de ma vie, mon ange gardien se manifesta. Il prit le physique de l'employé de la Banque d'Italie, qui s'avança vers moi et me tint ce langage :

« Non, monsieur, votre lettre de crédit n'est pas arrivée depuis votre visite; mais, ne mettant pas en doute votre sincérité et comprenant votre embarras, j'ai exposé votre cas pendant le déjeuner à la patronne de la pension de famille dans laquelle j'habite, et qui consent à vous prendre comme pensionnaire jusqu'à l'arrivée de votre argent. »



Pour une solution, c'était une excellente solution. D'autant plus que je n'en voyais pas d'autre. Cela me convenait parfaitement et cela devait convenir aussi à la pension qui disposait d'une chambre libre.

J'entasse mes valises dans un fiacre et je débarque Via Coletta devant une petite villa presque neuve et, ma foi, très coquette.

J'ai passé dans la famille Manelli deux merveilleuses années. J'aimais aller m'asseoir en fin de journée dans l'arrière-boutique qu'Enrico Manelli tenait sur le Ponte Vecchio et où il vendait mille petits souvenirs : bijoux de pacotille, camées gravés ou colliers de pierres de couleur. Par la fenêtre de l'arrière-boutique, je voyais l'Arno couler entre les palais merveilleux. J'aimais les repas en famille, que la signora Manelli animait de toute la vivacité de son sang florentin. Sa fille, Bice, aidait sa mère à nous faire vivre comme des coqs en pâte. Outre l'employé de banque, mon sauveur, et moi, il y avait un vieux monsieur nommé Guastalla, qui m'avait tout de suite pris en sympathie, et un jeune Siamois, lieutenant dans l'armée de son pays, qui étudiait je ne sais plus quoi à Florence. Nai-Hah (c'est le nom du Siamois) mangeait beaucoup de riz, ce qui ne l'empêchait pas de manger aussi tout ce que l'on servait sur la table, mais il le faisait d'une façon très spéciale : il se servait d'abord une pleine assiette de riz qu'il tassait bien en attendant notre premier plat. Il plaçait ce plat sur le riz, ajoutait une nouvelle couche, puis le second plat et ainsi de suite, de sorte qu'à la fin du repas il avait dans son assiette une pyramide de riz qu'il entamait et qui, avec une rapidité inouïe, disparaissait dans son estomac.

Son petit ventre se gonflait à mesure qu'il avalait

et, satisfait, il quittait la table pour aller, en signe de satisfaction, montrer sa panse à la cuisinière, et l'inviter à la toucher : « *Toca, toca...* », disait-il.

Un après-midi, je dus le retirer de la baignoire dans laquelle il avait eu une syncope pour avoir mangé une trop copieuse pyramide de riz.

Je fus reçu dans la première année supérieure, à l'École des Beaux-Arts de Sculpture. J'avais très vite appris à parler l'italien ce qui, pour un Roumain, n'était vraiment pas bien difficile. J'aimais mon art, j'aimais la vie à Florence.

Je m'étais fait des amitiés parmi la colonie anglo-américaine qui était nombreuse à Florence à ce moment-là. Un jeune Américain voulait à tout prix m'apprendre à parler l'anglais, mais il eut l'imprudence de commencer à m'expliquer que la lettre A se prononçait E ou I ou O, et je fus assez stupide pour ne jamais vouloir aller plus loin dans la connaissance d'une langue aussi curieuse.

Il y avait aussi de charmantes jeunes filles que nous traitions presque en garçons et dont je me flatte d'avoir gardé, aujourd'hui encore, l'amitié.

\*

J'avais également fait la connaissance d'un Français nommé Bonfils, avec qui je passais souvent les soirées. Mais, en temps de guerre, les soirées en ville étaient bien courtes, les cafés fermant à neuf heures du soir, et pour pouvoir bavarder et continuer à boire notre bière, nous nous étions liés d'amitié avec la maîtresse d'une maison close qui avait l'avantage de rester, malgré son nom, ouverte.

Là aussi, l'esprit de famille était très fort.

Nous nous installions, pour ne pas déranger le commerce, dans la salle à manger, autour de la

table desservie et, avec maîtresse, sous-maîtresse et pensionnaires, nous jouions au loto.

Quand, pour les besoins du métier, l'une des pensionnaires disparaissait, elle nous donnait son carton à tenir, afin que le jeu ne s'arrête pas.

Combien de soirées charmantes nous passions! Et comme la rentrée, tard dans la nuit, Via Coletta, était agréable!

Une nuit, pourtant, en passant près de la Piazza Beccaria, j'entendis des cris affreux et des appels au secours. Je cherchai un sergent de ville. J'en trouvai un et lui dis qu'on était sûrement en train de s'égorger Piazza Beccaria. Il me fit alors cette réponse que je n'ai pas oubliée : « *Io sono qui per l'ordine non per il desordine* » : Je suis ici pour l'ordre, non pour le désordre...

M<sup>lle</sup> Bice Manelli prenait des leçons de piano avec un maestro célèbre. Il s'appelait Enrico Toselli et était l'auteur de la trop célèbre sérénade : *Viens, le soir descend*.

Enrico Toselli, qui venait très souvent Via Coletta, était un personnage triste. Il faut dire qu'il y avait de quoi. Il était assez bel homme, portant des cheveux genre pianiste, une moustache soyeuse et plutôt blonde et des faux cols très hauts et empesés. Il était triste car « sa vie avait été un roman extraordinaire ». Pour ceux d'entre vous qui l'ignorent, je vais essayer de la retracer.

Professeur de musique à la cour du roi de Saxe, Toselli devient l'amant de la reine. Folle de passion, elle fuit la cour du roi son époux, abandonne la couronne, ses enfants, et vient en Italie épouser son musicien.

Ils vécurent heureux... peu de temps. Ils eurent un fils, et puis ce fut la rupture.

Pauvre Enrico, combien de fois dut-il fredonner





## RIEN QUE DES SOUVENIRS...



par Don

Est-il besoin de présenter Don qui, depuis tant d'années, donne à maints quotidiens et périodiques des dessins et des caricatures que tous connaissent ? On lui doit nombre d'affiches pour nos vedettes préférées, et, nous le gageons, ce ne fut pas pour cet amoureux de Paris un des moindres plaisirs que celui d'avoir souvent orné les murs de la capitale. Parisien et Français, Don l'est, en effet, plus que tout autre puisqu'il ne doit pas sa nationalité au hasard, mais à un choix délibéré.

"*Rien que des souvenirs...*" nous offre, dus au crayon de l'auteur, des portraits incisifs ou charmants, de Madeleine Renaud, du Tigre, de Landru, du banquier Zaharoff, de Berthe Boyv, de Charles Boyer, et de tant d'autres, et à sa plume, non pas des portraits, mais offerts en touches légères, des aperçus sur telle ou telle personnalité — que l'auteur a glanés en flânant à travers ses souvenirs sans but précis, et sans doute est-ce là le plus grand charme de cet ouvrage.

Comment, en effet, ne pas goûter ce que Don, avec grâce, nous révèle de ses amours de collégien, l'humour de certaines situations dues à l'existence d'un sosie, les bons mots de Cécile Sorel, et la façon subtile mais jamais méchante qu'il a de nous amuser des travers des "grands de ce monde" !

Pour terminer, l'auteur nous confie qu'en écrivant "*Rien que des souvenirs*" il n'avait pas pour intention de parler de lui-même, mais seulement de nous dire d'où il vient et pourquoi il est venu vivre cette "merveilleuse vie de Paris".

Il ne s'est pas toujours reconnu dans les articles qui le présenteraient au public, mais, demande-t-il "se connaît-on soi-même ? On me dit mondain et paresseux... Si mondain veut dire aimer voir du monde, n'importe qui, pourvu que cela m'apporte quelque chose de nouveau, alors, oui, je suis mondain. Paresseux ? J'ai depuis longtemps renoncé à faire admettre qu'un dessinateur puisse rêver et travailler en même temps, aussi ai-je pris l'habitude de répondre que je ne travaille que juste ce qu'il faut pour pouvoir me payer le luxe de ne rien faire... luxe qui est devenu inabordable".

ETS. DHUÏGÉ IMP. BAGNEUX (SEINE)